

REVUES DE LANGUE FRANÇAISE

par Aline Eisenegger

Le Français aujourd'hui fête ses vingt-cinq ans avec le n°100 de décembre 1992. Une occasion pour dresser un bilan des vingt-cinq dernières années de la littérature et de la presse pour la jeunesse, véritable lieu d'enjeu de luttes idéologiques. Jean Perrot dresse un bilan de ces « Combats culturels : vingt-cinq ans de manifestes pour grandir le livre de jeunesse » et on s'aperçoit qu'à travers l'évolution du livre de jeunesse on peut suivre les changements significatifs apparus dans notre société : internationalisation, renouvellement de la vision des contes, place de la petite fille, ouverture aux autres cultures... Le numéro est par ailleurs consacré à « École, langue et culture »...

« La BD-jeunesse : évolution sans révolution », le point sur un genre toujours très apprécié des jeunes, mais peu novateur dans l'édition qui réimprime plus qu'elle ne crée. Un article d'Agnès Lagadie après Angoulême, dans *Livres Jeunes Aujourd'hui*, n°2, février 1993.

Le n°135, février 1993, de *Griffon* est consacré à Jean-Hugues Malineau, poète, romancier, directeur de collection entre 1980 et 1984 (*L'Ami de poche* chez Casterman), bibliophile, imprimeur, autodidacte et... cuisinier averti !

Enquête sur le partenariat entre le CDI du collège de Bonneuil-sur-Marne et la bibliothèque municipa-



le, une collaboration bénéfique quoique pas toujours évidente car les objectifs ne sont pas les mêmes, suivie de l'étude des réactions des collégiens face à six collections (*Verte Aventure* chez Hachette, *Page blanche* chez Gallimard, *Médium* à L'École des loisirs, *Les Uns* et *les Autres* chez Syros et *Cascade policier* et *Les Maîtres de l'aventure* chez Rageot), un travail destiné à les amener à critiquer le livre sous toutes ses formes. *Lecture Jeune*, n°65, janvier 1993.

Le traitement de texte et les multiples ressources de l'informatique apportent une nouvelle jeunesse à l'écrit, tout en engageant une véritable mutation culturelle. Témoignages et suggestions pour « écrire avec l'ordinateur » à l'école dans le n°311, février 1993 des *Cahiers pédagogiques*.

« Des élèves au musée, partager la culture », un dossier ouvert dans le n°16, décembre 1992 d'*Éducation & pédagogies*. Ces dix dernières années des services pédagogiques se

sont en effet progressivement mis en place dans les musées, pourtant le partenariat musée-école reste encore à construire.

Un dossier que l'on pourra utilement compléter avec le n°1, 1993, du *Bulletin des Bibliothèques de France*, consacré aux bibliothèques d'art et aux services documentaires au sein d'organismes très divers : musées, fondations, centres culturels, écoles d'art...

« Femmes au travail, regards sur leur représentation dans le livre d'enfance et de jeunesse » ; dans le n°97, décembre 1992 de *Nous voulons lire* ! Evelyne Brouzeng examine comment les albums et les documentaires pour la jeunesse parlent du rôle des femmes dans le monde du travail. Un état des lieux consternant : depuis l'étude réalisée par Fulvia Rosenberg (*La Famille dans les livres pour enfants*, École des loisirs/Magnard, 1976) rien n'a changé ! - ou si peu - Un avis partagé par Catherine Tillard qui analyse les albums et les romans sur ce thème et constate que « beaucoup d'auteurs pour enfants considèrent avant tout la femme comme mère de famille... [et qu']il faut être grand-mère pour devenir camionneur ou cosmonaute ! »

Après plusieurs mois d'absence la revue *Dire*, revue du Conte et de l'Oralité, reparait (nouvelle adresse : 8, rue Albert Thuret - 94550 Chevilly-Larue). Nous nous en réjouissons. Le rédacteur en chef en est Henri Gougau, le directeur de publication Olivier Poubelle. Dans le n°17, hiver 1993, on trouve entre autres un article sur les loups, des interviews de conteurs, des nouvelles inédites, des informations... Bref nous retrouvons, et c'est tant

mieux, les rubriques familières d'une revue très appréciée.

Nouvelle maquette, nouvelle couverture et nouveau graphisme pour *Enfant d'abord* à partir du n°165, février 1993 : des changements pour rendre le contenu rédactionnel plus accessible. Au sommaire : profession, plasticien de crèche (conception d'expositions, création de livres-jeux), un court article sur Azouz Begag, « écrivain au piquet »...

« Les Bébés ont du génie », une enquête parue dans le n°201, février 1993, du *Monde* de l'éducation. Des psychologues, des psychiatres, des linguistes et d'autres spécialistes se sont penchés sur le bébé, et les résultats sont surprenants ! Mais, attention, nous dit Jean Epstein, aux risques de dérive, car « pour qu'un enfant apprenne, il faut se soucier de son éveil sensoriel et de sa maturité globale ».

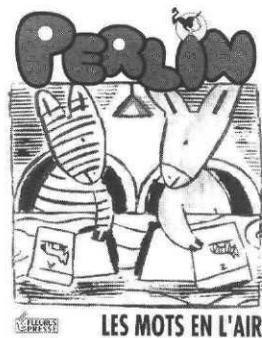
Journaux pour enfants

Depuis février 1993 un nouveau *Pomme d'api* est né : plus grand (même format que *Youpi*), plus aéré, plus moderne (le journal a 25 ans), avec une nouvelle signalisation des différentes rubriques (jeux, histoire, conte, amuse-mots, à la découverte...) et de plus nombreux « cadeaux » : un château-fort en février, une horloge en mars. Le contenu est mieux adapté aux petits de la maternelle et les fidèles ne seront pas trop déçus puisque les héros du journal, Ti-Michou et Gros-Cachou, Petit Ours Brun et Mimi Craera n'ont pas déserté les pages. Bob Graham a créé une nouvelle bande dessinée, *Zoé*, et les parents, qui ont toujours été des

partenaires privilégiés, ont également droit à un nouveau *Pomme d'api* parents, plus grand et s'ouvrant d'avantage aux échanges. Ils ont, eux aussi, une page de dessin d'humour.

Dans *Blaireau*, n°60, février 1993, « La Course aux pantoufles », de Philippe Dupasquier. Une amusante histoire d'attrape-nigauds publicitaire dans laquelle beaucoup de familles se reconnaîtront. Pour rire et réfléchir, à table, et en famille. A noter que depuis janvier *Petit-Blair* voyage à travers l'Europe et écrit ses impressions sur le pays visité, le Danemark en mars.

Perlin annonce une nouvelle formule pour le printemps, à partir du 20 mars : le semainier sera remplacé par un « petit journal de Perlin et Pinpin », rendez-vous d'actualité de la semaine pour les enfants de 5 à 8 ans. En attendant on peut s'amuser avec le dictionnaire rigolo de la Petite bibliothèque de Perlin. Claude Morand y explique les expressions courantes comme « Pouce », « manger sur le pouce » et « se tourner les pouces », agréablement illustré par Paul Cox. n°7, 13 février 1993.



C'est Régine Pascale, à qui l'on doit déjà de nombreuses histoires sur les Indiens (*Petit Renard*, Bayard Éditions), qui raconte dans *Je lis des histoires vraies*, n°4, janvier 1993, l'enfance de White, fils de Quannah Parker, un grand chef Comanche qui a aidé sa tribu à s'adapter à la civilisation blanche.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

par Caroline Rives

1968 est passé depuis toujours, 1984 depuis presque 10 ans, et l'on parle à nouveau de politique dans les revues anglo-saxonnes : après l'ère du cocooning, assiste-t-on au renouveau d'une lecture contestataire des livres pour enfants, ou s'agit-il des derniers soubresauts d'une vieille garde gauchiste contre un Big Brother enfin sur le point d'arriver à ses fins ?

Books for keeps, dans son numéro 79 de mars 1993 prend vigoureusement position contre les listes d'auteurs recommandés (avec insistance) aux enseignants, par les pouvoirs publics anglais. Dans son éditorial, Chris Powling défend la pluralité des lectures et la diversité culturelle. Michael Rosen, dans un article véhément et passionné, s'élève contre la régression insidieuse des outils de lecture publique en Angleterre et le contrôle réactionnaire et réducteur des documents proposés aux élèves. Il ne s'agit pas seulement d'une insuffisance de moyens financiers, c'est un problème de société et un problème politique : apprendre à utiliser des sources multiples, c'est apprendre

que les vérités absolues n'existent pas, c'est savoir interroger le monde et construire ses propres réponses.

La dimension politique des lectures enfantines est affirmée avec force dans *The Lion and the Unicorn*, vol. 16, n°1 de juin 1992, à travers un dossier copieux intitulé « Political correctness and cultural literacy ». Le terme de « political correctness », difficile à traduire en français (« politiquement correct » ?) se réfère au combat mené dans les années 70 pour promouvoir des livres non sexistes, non racistes, mettant en valeur les cultures minoritaires. Il a été par la suite utilisé de façon négative et par dérision, par les tenants d'une culture conservatrice. La rédaction de *The Lion and the Unicorn* défend avec véhémence les valeurs qu'il recouvre : les cultures minoritaires doivent toujours trouver une expression dans la littérature enfantine ; la diversité des approches est la condition de ce que les auteurs appellent « cultural literacy », connaissance des cultures différentes et des différents points de vue. A travers l'évocation de parcours personnels de lecture, à travers des exemples (les réactions virulentes et complexes à *Huckleberry Finn*, la censure du vocabulaire des romans de Jane Yolen, etc.), à travers des prises de positions multiples, les auteurs s'engagent vigoureusement dans un combat contre la censure soft et la culture unidimensionnelle.

Le même sujet est abordé dans le *Journal of Youth Services in Libraries*, vol. 6, n°2, hiver 1993, à travers le compte rendu de plusieurs communications sur le multiculturalisme dans les bibliothèques pour

enfants et adolescents, au congrès annuel de l'American Library Association à San Francisco en 1992. Phoebe Yeh analyse l'offre éditoriale : si on trouve beaucoup de livres représentatifs des différentes cultures en direction des plus jeunes (et dans le domaine du conte tout particulièrement), ils se raréfient dans la production destinée aux adolescents. Par ailleurs, il est important de se pencher sur le contenu de ces livres : le multiculturalisme n'est pas l'introduction d'un quota d'enfants minoritaires-alibis dans la littérature enfantine, ni l'addition de stéréotypes. Lynn Miller-Lachmann s'interroge sur les publics de la littérature multiculturelle : les livres concernant les cultures minoritaires s'adressent à la communauté considérée mais peuvent aussi aider les différents groupes à mieux se connaître. Judy Sages demande à ce que les livres qui mettent en scène des adolescents des minorités ne le fassent pas seulement à travers des situations dramatiques (drogue et délinquance), mais les présentent dans des contextes quotidiens et proposent des modèles positifs d'identification.

Signal n°70 de janvier 1993 préfère se tourner vers le passé (mais n'éclaire-t'il pas toujours le présent ?) pour évoquer l'histoire de l'édition enfantine en Grande-Bretagne des années 30 à nos jours : on y trouve des articles sur les lectures d'enfance d'Isabel Quigly dans les années 30 et d'Aidan Chambers dans les années 40, les illustrateurs des Puffin books dans les années 40, l'expérience d'éditeur de David Herbert chez Penguin et de Robert Denniston chez Collins dans les années 50, le parcours de Brockhampton Press dans les années 60.



ill. J. Griffiths pour
Penguin Progress in : *Signal* 70,
January 93

A travers des angles d'attaque personnels, c'est toute une évolution qui est retracée.

Dans les deux dernières livraisons du *Horn Book*, deux écrivains pour la jeunesse se livrent à une introspection sans complaisance sur les raisons qui les poussent à écrire pour les enfants.

Dans le numéro de novembre-décembre 1992, Susan Sharp s'interroge sur la persistance insidieuse d'un didactisme inconscient dans les livres pour les enfants : les écrivains pour enfants ne cherchent-ils pas à gérer leurs angoisses personnelles en imaginant dans les romans pour la jeunesse des issues positives à des situations qui n'en ont pas eu dans leur propre vie ?

Avi, auteur américain de livres pour enfants, dans le numéro de janvier-février 1993, pousse l'analyse plus loin : la littérature enfantine, dit-il, n'est pas réellement écrite pour les enfants, mais produite par des adultes à partir de l'idée qu'ils se font de l'enfance, et elle transmet

(dans des termes simplifiés) une expérience d'adultes. Mais écrire de la littérature enfantine, c'est aussi faire appel à une part d'enfance, rejoindre un espace imaginaire de liberté où certains comportements transgressifs sont admis, en connivence avec le lecteur. La littérature enfantine est pour beaucoup de ceux qui l'écrivent un moyen de ne pas faire le deuil de leurs illusions, d'évoquer un monde où le bien et le mal existent et où le bien triomphe encore du mal : « Sauvez-nous, disons-nous aux enfants, sauvez-nous de ce que vous êtes en train de devenir. Sauvez-nous de ce que nous vous apprenons à être. L'ironie ultime, c'est que les thèmes de la littérature enfantine concernent la plupart du temps l'accession à l'âge adulte. Ainsi, la littérature enfantine est un appel au secours des adultes aux enfants. » Les livres où l'enfant quitte le jardin d'Eden sans regret et sans remord (*Huckleberry Finn*, *L'Attrape-Cœur*, *Harriet l'espionne...*) sont peu nombreux et considérés avec méfiance par les adultes. Ce sont peut-être pourtant ceux-là qui apprennent le mieux à vivre.

The Lion and the Unicorn, n°2, vol. 16 de décembre 1992, aborde un sujet plus anodin, mais rarement évoqué dans les revues spécialisées, la place de la musique dans la fiction pour les enfants : on y trouve des articles sur les opéras de Maurice Sendak, le travail d'illustration sur des recueils de chansons fait par Barbara Cooney, la musique dans *La Petite maison dans la prairie*, voire des textes plus inattendus sur la harpe dans la littérature enfantine ou le rapport entre le sexe des protagonistes et la pratique d'un instrument dans les romans pour adolescents. Nouveau et intéressant.

Enfin, comme d'habitude, on trouve au fil des pages des articles et des interviews qui permettent d'en savoir plus sur les écrivains et les illustrateurs : dans le **Horn Book** de novembre-décembre 1992, Virginia Hamilton explique comment ses origines familiales ont influencé ses pratiques d'écriture. Issue d'une famille de tradition orale dont l'histoire était intimement liée à l'histoire américaine, elle a vécu comme un devoir moral sa vocation d'écrivain. Comme un jardinier qui sème les graines de la récolte précédente, l'écrivain hérite de la tradition pour lui donner un nouveau public, et les histoires qu'il crée deviennent à leur tour les éléments d'une tradition nouvelle ; ce n'est pas par hasard que Virginia Hamilton accorde tant d'importance au fait d'être née dans un milieu rural.

Dans le **Horn Book** de janvier-février 1993, Lane Smith, l'illustrateur de *La Véritable histoire des trois petits cochons*, publiée chez Nathan, souligne l'influence du cinéma d'animation et en particulier de Tex Avery sur sa façon de concevoir ce livre corrosif. Il déplore l'étrécissement d'esprit de ses contemporains dont certains ont voulu retirer des bibliothèques son *Halloween ABC* pour une prétendue incitation aux pratiques sataniques. Il déplore (avec un brin de mauvaise foi) que la censure qui porte sur la littérature enfantine ne contribue pas à faire monter les ventes : il ne peut pas vraiment comme il le prétend envier le sort de Salman Rushdie !

Dans **Books for keeps**, n°79, mars 1993, nous faisons plus ample connaissance avec Michael Morpurgo. Nous ne sommes pas surpris d'apprendre qu'un écrivain qui ma-

nifeste dans ses livres un sentiment de la nature si juste et si profond, soit aussi à temps partiel éleveur de moutons. Mais ce qui est plus inattendu, c'est de savoir qu'il reçoit de façon régulière dans son exploitation des groupes d'enfants qui y passent une semaine dans des sortes de classes de nature-lecture où on apprend la vie. Une expérience personnelle originale et intéressante.

On retrouve enfin Roald Dahl dans **Children's Literature in Education**, vol. 23, n°4 de décembre 1992 où il fait l'objet de deux articles. Dieter Petzold cherche à montrer que *Matilda* par son mélange de motifs inspirés du conte traditionnel et de réalisme contemporain se rattache à la tradition romanesque inaugurée par Charles Dickens. Noriko Shimoda Netley se pose le problème de la traduction du même livre en japonais. Le style, proche du langage parlé dans l'original, devient une fois traduit beaucoup plus formel et le livre y perd son humour pour devenir effrayant. Elle donne à cette perte de sens un certain nombre d'explications fort intéressantes, bien qu'assez complexes, qui vont de la difficulté de rendre compte en japonais des différents points de vue de la narration en gardant le ton du texte original, au fait que les noms des personnages ont perdu leur côté comique en étant transcrits phonétiquement. Les injures dahliennes, rigolotes en anglais, deviennent beaucoup plus violentes en japonais, et l'école de la terrible Miss Trunchbull, caricaturale pour un public anglais, est malheureusement trop proche de la réalité scolaire japonaise pour sembler complètement imaginaire.